

## ***NOMINATION***

Le provincial et le régional l'avaient dit : ma nomination à Béoumi était provisoire. Ce qui a motivé mon affectation à Bocanda plutôt qu'ailleurs, c'est surtout l'école.

En ce temps-là, toutes les missions avaient une école dirigée par un Père. Pour être dans les normes officielles, il fallait que le Père soit diplômé. Cela lui permettait en même temps de recevoir un salaire de Directeur. Le Père Jean-Claude DENNIEL, directeur des écoles de Bocanda, s'était tué dans un accident d'auto le 11 février 63. Il était diplômé, il avait même passé le BEPC en Côte d'Ivoire pour pouvoir diriger l'école.

Il fallait donc un diplômé pour le remplacer. Or à Béoumi nous étions deux diplômés, et à Bocanda il n'y en avait plus. Il était bon que j'aille à Bocanda pour remplacer le Père Denniel et faire fructifier mes diplômes universitaires.

## ***LA VILLE***

Bocanda était une petite ville importante. Il y avait un sous-préfet depuis très longtemps, un agent spécial qui rayonnait assez loin : les gens de Ouellé et de Daoukro venaient acheter leurs timbres fiscaux à Bocanda.

L'activité commerciale était toute regroupée le long de la rue principale. De nombreuses boutiques proposaient leur matériel à l'intérieur des bâtiments ou au bord de la route : Maseye Ferras, Meillat, Harambat, la CFAO, l'Africaine Française, la librairie Jacquemin... Toutes ces boutiques étaient des succursales de Dimbokro : ce qui n'était pas sur place pouvait être expédié très rapidement : il suffisait de commander. Il y avait aussi de nombreuses petites boutiques de dahoméens, une Chaîne Avion.

Il y avait trois stations d'essence : une en face de l'église, et deux vers l'auto-gare. Les écoles étaient au nombre de 5 :

- deux écoles publiques : la principale près de la sous-préfecture, une autre à Blaidy.
- deux écoles catholiques : une de garçons, une de filles.
- une école protestante, qui avait la réputation de récupérer tous les vieux refusés par les autres écoles.

De temps en temps, des classes supplémentaires étaient ouvertes ici ou là selon les besoins dans des magasins.

La mission protestante était installée depuis longtemps : c'était l'église CMA, d'origine américaine. Dès le début, il y avait eu un Pasteur américain.

Le cimetière catholique se trouvait à l'entrée Est de la ville. Au premier rang des tombes se trouvait celle du Père Denniel. Le cimetière était propre et bien entretenu.

L'eau courante était disponible à peu près en permanence, le courant électrique de 18h environ à minuit. Tout est devenu permanent par la suite.

Dans les années 70, deux banques se sont installées à Bocanda : la BIAO et la Société Générale. Elles ont disparu dès que la récession économique s'est annoncée.

Dans les années 50, il avait plusieurs français qui faisaient l'achat du café et du cacao. En 63, il ne restait plus que Mme Graves, qui avait une boutique en face de l'église, et qui n'est pas restée très longtemps.

En revenant à Bocanda pour le cinquantenaire de la paroisse, en 2001, j'ai eu l'impression que la ville n'avait pas progressé, mais régressé. C'est l'impression que donne la rue centrale, d'où les grands magasins ont disparu. C'est peut-être surtout une impression, car la ville s'est développée sur la colline, les nouvelles maisons ne sont pas visibles du centre, et le

collège est en dehors de la ville. Beaucoup de maisons du centre sont abandonnées et livrées à la brousse

### **LE VIEUX**

A Bocanda, j'ai trouvé le Père Jean MARTEL. Il était là depuis 1949 après avoir passé 4 ans à Dimbokro. La finale de son nom, *el*, sonnait mal pour un baoulé : aussi la plupart des gens l'appelaient le père *MARTIN*. On l'appelait aussi « le vieux ». Il n'avait pourtant que 50 ans, puisqu'il était né en 1913. Il était certes plus âgé que ses vicaires, mais il y avait en plus quelque chose de vieux dans son apparence et son comportement : il avait un crâne bien dégarni, un chapeau vissé sur la tête dès qu'il sortait de la maison ; il avait des impatiences et des oublis qui sont d'ordinaire le fait de personnes plus âgées



C'était un homme cordial, cultivé, facile à vivre, aimant la compagnie des gens simples, appréciant la vie des villages. Il détestait par contre ce qu'il appelait les « conards à lunettes » : ce sont ces lettrés, souvent fonctionnaires ou instituteurs, imbus de leur personne, et qui sont toujours là pour faire rater une réunion ou une cérémonie par leur ignorance, leur fatuité et leur désir de se mêler de tout sans rien connaître, dans le seul but de se faire remarquer.

Il avait une grande connaissance de la région et des gens. Il avait la réputation d'être un grand connaisseur de la langue baoulé : il avait composé un petit livre intitulé *DIALECTE BAOULE* en s'inspirant des brouillons de Georges Effimbra, instituteur qu'il avait connu à Dimbokro au moment où il préparait un gros livre sur la langue baoulé. En fait, s'il comprenait très bien la langue baoulé, par contre il la parlait plutôt mal. Mais il était très intéressé par tout ce qui concerne le monde baoulé et le monde africain. Et quand je suis arrivé à Bocanda, tout jeune mais parlant déjà le baoulé plus clairement que lui, il n'en a conçu aucune jalousie – c'est un défaut qu'il n'avait pas – mais au contraire je pense qu'il a beaucoup apprécié. Quand il a vu que j'aimais aussi la visite des villages et que je ne me laissais pas enfermer dans le monde scolaire, cela lui a plu, et il m'a fait tout de suite pleine confiance. J'ai senti souvent qu'il avait souffert de voir mon prédécesseur trop plongé dans l'école et le sport et peu intéressé par la vie des villages.

## ***DIRECTEUR D'ECOLE***

Me voilà donc promu directeur d'école. Je n'y connaissais rien, je ne savais même pas si le Cours élémentaire était avant ou après le Cours moyen.

Il fallait suivre le travail des maîtres, faire rentrer les scolarités, assurer la vente des fournitures, organiser la catéchèse, faire les examens de passage, tenir les fiches scolaires... Il fallait aussi en fin d'année surveiller les épreuves officielles du CEP et de l'Entrée en Sixième, participer à la correction des épreuves à Daoukro, siège de l'Inspection Primaire.

Il y avait en ce temps-là 8 écoles officielles :

- 3 complètes, avec CM2 : Bocanda-ville, Amoroki et Yapi- Kouamékro.
- 5 incomplètes, avec deux ou trois classes : Assika-Kayabo, Proukro, Kouassi Nzikro, Katièplinou, Bomokro.

L'école des Sœurs était complètement indépendante.

Le contrôle pédagogique était assuré par la Direction Diocésaine au cours de visites périodiques faites par Monsieur Roques, puis par le Frère Fualdès ou le Père Dhumeau. J'étais tenu de conduire ou au moins d'accompagner l'Inspecteur diocésain : j'en profitais pour m'instruire et apprendre à contrôler le travail des maîtres : je faisais ensuite le même genre d'inspection dans les petites écoles de brousse dont j'étais l'unique responsable.

A la fin du mois, il fallait payer les maîtres, et ce n'était pas une mince affaire. La plus grande partie des salaires était fournie par la subvention de l'Etat transmise par le Diocèse, le reste par les scolarités, c'est-à-dire les cotisations des élèves. Mais la subvention venait souvent en fin de trimestre ou plus tard, les scolarités ne rentraient pas vite ; la caisse de la mission n'était pas assez garnie pour avancer l'argent, et parfois il y avait des problèmes pour payer les maîtres en temps voulu. Que dire lorsque, en plus, le maître a « bouffé » l'argent des scolarités qui doit servir à le payer ? Il est arrivé que les maîtres portent plainte contre moi à la Direction parce que je ne les avais pas payés à la fin du mois. A chaque fois, j'étais convoqué à Bouaké par le Père Dhumeau. Il me reprochait de ne pas m'intéresser suffisamment aux écoles, de ne pas savoir me débrouiller, de mal gérer les finances, mais finalement il m'avançait de quoi satisfaire les maîtres.

A côté des écoles officielles, il y avait les écoles dites « catéchistiques », non reconnues et complètement indépendantes de la Direction diocésaine.

Au moment où je suis arrivé à Bocanda, on ne pouvait plus ouvrir de nouvelles écoles officielles. Alors, on faisait ces écoles « en attendant ». On exigeait pour l'ouverture au moins 30 élèves, le paiement d'une scolarité de 1500 francs par an et par élève. Le village devait fournir un bâtiment (c'était souvent l'église du village), prendre en charge du logement et la nourriture du maître. Cela faisait donc au maître au minimum 45.000 francs par an. Ce n'était pas énorme, mais les candidats ne manquaient pas. C'étaient souvent des anciens élèves désœuvrés qui trouvaient ainsi une occupation et une place dans la société. Il faut reconnaître que certains s'en tiraient très bien, même mieux que des maîtres diplômés.

Toutes ces écoles formaient un réseau. Les élèves commençaient dans leur village, continuaient dans un autre village tout proche et finissaient à Bocanda. Si bien que l'école centrale de Bocanda était peuplée en majorité d'élèves venus des écoles des villages. J'avais même construit pour ceux qui venaient de très loin un petit internat derrière l'école, où ils pouvaient survivre avec les ignames et la sauce qu'on leur envoyait du village. Une année, j'avais compté : à peine 10 % des élèves étaient originaires de Bocanda ville. Au fur et à mesure que les villages se sont ouverts à l'école, ils se sont dotés obligatoirement d'écoles publiques, car on ne pouvait plus ouvrir de nouvelles écoles catholiques. Les petites écoles de brousse et l'école

centrale ont décliné pour finalement disparaître. La même chose est arrivée à Ouélé. Et pourtant, Dieu sait combien les écoles catholiques y étaient florissantes au temps du père MICHAUD.

Ces petites écoles, nées un peu partout (il y en a eu longtemps une vingtaine) rendaient service aux villages. Souvent elles étaient nées de la communauté chrétienne : les chrétiens voulaient l'école alors que les autres villageois n'en avaient pas encore compris l'intérêt. C'était un service rendu par l'Eglise.

Pour le Père, c'était un moyen d'entrer en contact avec les villageois. Dans les villages sans communauté chrétienne, le Père avait ainsi un motif de rencontrer les chefs et les notables, de parler avec eux, de se faire connaître, de donner une image simple et fraternelle de l'Eglise. Les maîtres chrétiens aidaient souvent le catéchiste pour l'enseignement ou la prière du dimanche. Certains même ont été à l'origine de nouvelles communautés. Pour la connaissance du milieu et de la langue baoulé, ces longues heures passées dans les villages étaient pour moi très enrichissantes.